

Paroles d'hommes

Autor(en): **Chaponnière, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **86 (1998)**

Heft 1417

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAROLES D'HOMMES

LA GUERRE DES SEXES N'AURA PAS LIEU

Années 70: les «études femmes» amorcent une timide percée dans le champ académique.

Années 80: les femmes, c'est trop «restrictif», on passe aux «études genre»: on s'intéresse moins aux femmes elles-mêmes qu'à ce qui caractérise les rapports entre femmes et hommes.

Années 90: voilà que débarquent en Suisse les «études hommes». Celles-ci sont centrées sur la masculinité, alors que les études femmes, tributaires du militantisme féministe, se préoccupaient principalement d'oppression.

Autant dire que nous sommes loin d'en avoir fini avec la différence sexuelle.

Le champ des rapports entre femmes et hommes est l'un des plus difficiles à traiter, entre autres parce que c'est aussi un des plus amusants. Depuis la nuit des temps, les hommes ont écrit sur les femmes, beaucoup de méchantes choses parce qu'ils en avaient peur, parfois des gentillesses parce qu'ils aimaient les femmes, le plus souvent des inepties parce que rien ne les qualifiait pour écrire sur cette «tache aveugle», sinon le dogme de la ratio masculine. A lire aujourd'hui cette abondante littérature qui a traversé tant de siècles sans temps morts, on est d'abord frappé par la passion mise à exalter la femme ou, à l'inverse, à décrier un groupe hétéroclite de déraisonnables, de dévoreuses ou de démoniaques. Rhétorique subliminale, envolées lyriques pleines de grâce ou de fiel, force est de constater que la passion du sexe (du sien ou de l'autre) a donné à la plume masculine quelques-uns des morceaux les plus drôles de la littérature, fût-elle médicale, juridique, religieuse, philosophique, pédagogique, anthropologique ou psychologique, le tout souvent dans une joyeuse confusion, puisque le continent noir ne s'approche pas à l'aide d'une seule boussole.

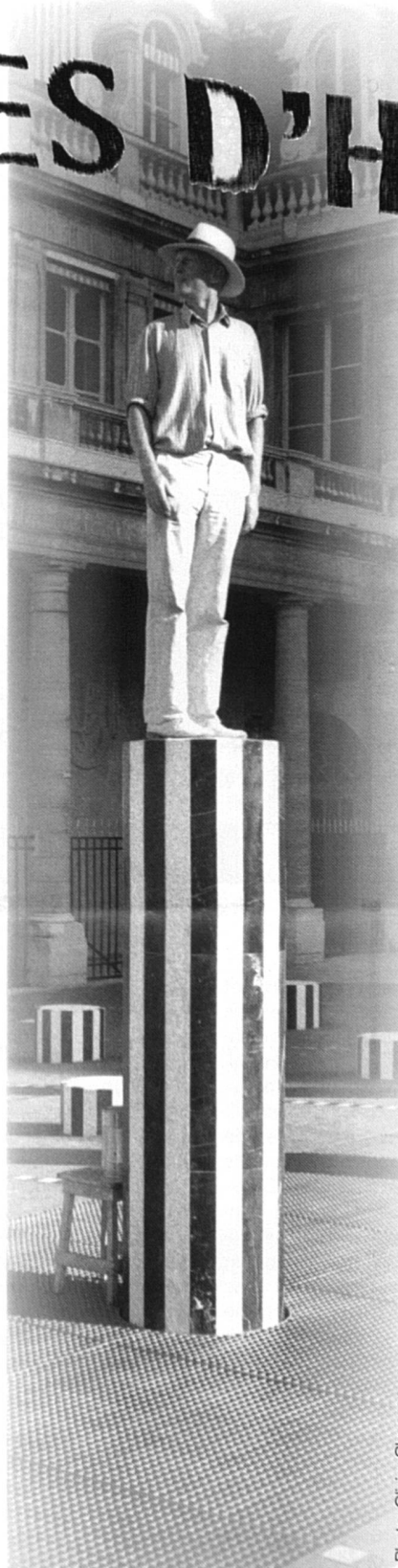


Photo: Olivier Chanson

Une des raisons pour lesquelles les textes de nos prédécesseurs sont drôles, c'est qu'ils n'avaient aucun objectif heuristique. Ce n'était pas chercher qui intéressait, mais démontrer. Vous voyez bien, la femme est plus ceci et moins cela (sous-entendu, *naturellement*, que l'homme) et donc elle ne peut pas apprendre le latin,

voter ou communier quand elle a ses règles. *C.q.f.d.* (Aujourd'hui, un seul thème donne encore lieu à cette incroyable colère dans l'écriture masculine - et parfois aussi féminine, car les temps changent: les tentatives de féminisation du langage).

De nos jours, l'intérêt pour les rapports entre les sexes ne s'est pas départi d'un iota. Sa traduction, en revanche, s'est profondément modifiée. Le discours scientifique objectivant a remplacé le discours moral à fonction légitimante, les médias ont fait une plus large place aux «sujets de société», femmes et hommes ont leur mot à dire.

SCIENCE ET RAPPORTS DE SEXE

Il serait faux de dire que la science ne cherche plus à démontrer. Lorsque, en cette seconde moitié du siècle, les chercheuses se sont emparées du sujet «femmes», elles ont bien sûr d'abord tenté de «dessiner la carte de l'oppression», la traquant dans ses manifestations polymorphes et ses ramifications insoupçonnées. Pour ce faire, il a fallu inventer de nouveaux concepts heuristiques: le genre, ou sexe social, la sexospécificité, les rapports sociaux de sexe, etc., autant de termes qui, plutôt que d'être compris comme des outils de travail, sont ressentis par la communauté scientifique et par l'«homme de la rue» comme des barbarismes pédants. Malgré leur prolifération, les études scientifiques sur la «problématique hommes-femmes», ou sur les femmes, ou encore sur les hommes ou la masculinité, ne sortent guère de la tour universitaire, et les quelques hommes qui s'occupent aujourd'hui des «*men's studies*» sont confrontés aux mêmes sarcasmes que ceux qu'ont connus les femmes et à la même marginalisation, voire solitude académique.

MÉDIAS AFFRIOLÉS

Est-ce à dire que les médias répu- gnent à traiter ces sujets? En aucun cas. Au contraire, ils en raffolent. Porté aux nues ou aux gémonies, XY d'Elisabeth Badinter a fait l'objet d'une incroyable couverture médiatique. Plus récemment, *Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus*, commis par le Dr John Gray, a également beaucoup plu, sans doute à cause de son côté mode d'emploi, comme l'affectionnent les Américains. On vient de lire dans l'hebdomadaire de la Migros, par la voix du «célèbre zoologue Desmond Morris», que «la nature attend des femmes plus de sens commun. C'est pourquoi elles sont en

masculin ou du féminin et voilà que les médias nous rangent dans leur bestiaire. Georges Brassens avait quant à lui pris moins de gants pour ses trois catégories de femmes: les emmerdantes, les emmerdeuses et les emmerderesses. Et pourquoi pas nous amuser nous aussi?

Les bas-les-pattes: selon les sondages médiatiques, espèce en voie de disparition, surtout aux Etats-Unis où seul Bill Clinton oserait encore s'aventurer dans ces eaux dangereuses.

Les bats-ta-femme: selon les récentes publications scientifiques, sorte d'iceberg, dont on ne voit pour l'heure que la partie émergée.

LA CRISE D'IDENTITÉ DES HOMMES...

Depuis que les femmes ont gagné en autonomie, les hommes ne sauraient donc plus où ils en sont. C'est du moins ce qu'on nous sert depuis le milieu des années 70, lorsque les femmes ont collectivement refusé qu'on les prenne pour des paillassons. «Malaise chez les nouveaux hommes», titrait un dossier du *Monde* en 1980. Et depuis, livres, articles et émissions de TV scrutent ce masculin paumé. En fait, il y a bel et bien quelque chose qui a changé, mais ce n'est pas ce qu'on croit. Que les hommes aient été momentanément troublés par l'irruption d'un féminisme bruyant, jeune et



Julie, une jeune femme rencontrée au hasard d'une soirée qu'Olivier Chanson a photographié pour Femmes Suisses: un regard, son regard d'homme sur le visage d'une femme.

moyenne plus intelligentes que les hommes chez lesquels vous trouvez peut-être quelques génies, mais aussi beaucoup plus d'imbéciles et d'idiots» (*Construire*, mars 1998). Les magazines féminins nous inondent de combines pour garder nos maris volages ou séduire ceux encore bêtement fidèles. A l'heure où l'on ne cesse de dire qu'«il n'y a plus de modèles», la mode des tests contribue à diffuser des images simplifiées et univoques: «En amour, êtes-vous carpe, pingouin, phoque ou mante religieuse?» (*Nouveau Quotidien*, novembre 1994). Ne soyons pas bégueules, admettons que c'est juste pour s'amuser (on vous avait bien dit qu'eux et nous, c'était un sujet amusant). Les scientifiques s'arrachent les cheveux pour élaborer des typologies du

Les barre-toi, tu m'fais de l'ombre: *melting-pot allergique* aux décideuses de tout acabit.

Les bassins: selon l'expérience féminine, ceux qui peuvent vous raconter, trois heures durant, comment ils ont remonté le foc et desserré les écoutes alors que la seule idée de monter sur un voilier vous donne mal au cœur. Thèmes préférés des bassins: la voile, la voiture, le sport et, dans le pire des cas, mais ça c'est seulement quand ils s'adressent aux féministes (j'en connais un bout), la jaunisse du dernier-né.

Bref, comme dit Bourdieu, tout dépend du lieu d'où l'on parle. N'en disons pas plus, nous aurions l'air **bas-bleu**.

classe moyenne, peut-être. Que les revendications des femmes en faveur d'un plus grand partage des tâches familiales aient amené quelques pères à transgresser le pacte conjugal tacite qui veut que quand bébé a fait caca, c'est pas papa qui le change, admettons. Que les campagnes et les lois contre le harcèlement sexuel aient permis à certains de comprendre qu'une main baladeuse prenait des risques, sans doute. De là à dire qu'il y a crise d'identité masculine, non. Les trois hommes qui s'expriment dans ce dossier (voir pages 12 et 13) ne semblent nullement affectés dans leur identité par les nouveaux rôles assumés par les femmes. Quant à Daniel Welzer-Lang, spécialiste de la violence masculine, il met le doigt sur la direction que prend aujourd'hui une redéfinition des rapports hommes-femmes: «Je ne crois pas que les rapports des hommes et des femmes puissent changer si les rapports entre hommes ne changent pas.»

...UNE AFFAIRE D'HOMMES

En effet, alors que, jusqu'à la fin des années 80, la pseudo-crise d'identité masculine ne semblait s'enraciner que dans les nouveaux comportements féminins d'affirmation de soi, voilà que maintenant, ce qui provoque malaise chez les hommes n'a plus rien à voir avec la moitié du ciel: «La mission des hommes aujourd'hui est de trouver de nouvelles manières de permettre aux hommes de célébrer leur potentiel génératif et de renverser le cycle de la destruction qui caractérise le comportement collectif masculin contemporain. L'oppression des hommes est aisément perçue à la lumière de la spirale montante de l'autodestruction masculine (augmentation du nombre de suicides de jeunes gens), de l'addiction (toxicomanies et alcoolisme), du désespoir croissant, (notamment dû au chômage) et du très gros pourcentage d'hommes parmi les sans-abri» (*Terra Magazine*, 1991).

L'hypercompétitivité dont doivent faire preuve les entreprises ne touche pas seulement une raison sociale. Ce n'est pas l'entreprise qui doit être compétitive, c'est l'homme qui y travaille. Sortir indemne d'une restructuration, c'est avoir su montrer auparavant qu'on était le meilleur, prêt à être calife à la place du calife. L'obligation d'un tel comportement peut avoir des incidences dans le rapport avec l'autre sexe, mais c'est avant tout une affaire d'hommes.

Martine Chaponnière

CRISE D'IDENTITÉ MASCULINE: UNE TARTE À LA CRÈME

Socio-anthropologue, maître de conférences à l'Université de Toulouse et membre de l'équipe SIMONE (conception et communication de la recherche sur les femmes), Daniel Welzer-Lang a créé et animé pendant plusieurs années le Centre pour hommes violents de Lyon. Il a signé plusieurs livres sur le sujet de la violence. Un travail et une approche de longue haleine, qui allient la recherche théorique à la pratique de terrain ont conduit cet homme

aux antennes aiguisées à poser un regard lucide, étayé par l'expérience quotidienne, sur les rapports entre les hommes et les femmes. Il nous dit ce qu'il pense de la fameuse crise d'identité des hommes:

Daniel Welzer-Lang – Je ne crois pas à cette crise d'identité en tant que telle, c'est une tarte à la crème. On assiste aujourd'hui à deux phénomènes conjoints: il y a, d'une part, les hommes qui exercent leur virilité dans leur métier ou qui sont dominants, tiennent aux valeurs patriarcales et se rendent compte qu'ils sont en train de perdre leurs privilèges. D'autre part, il y a ceux qui s'interrogent, ont une femme indépendante, sont ouverts à de nouveaux rapports, mais n'ont pas de modèle. C'est plutôt l'identité masculine qui est en crise; ce sont les valeurs qui ont besoin d'être revisitées. Je crois qu'on a peu pensé l'utopie: on sait ce qu'on ne veut pas, mais pas ce qu'on veut. Il s'agit aussi de dépasser le genre, de ne pas se fixer sur les seuls rapports de domination hommes-femmes. Ceux-ci sont en grande partie le produit des rapports entre hommes – les femmes étant un peu les médailles de la virilité... Je ne crois pas que les rapports des hommes et des femmes puissent changer si les rapports entre hommes ne changent pas.

A propos de pouvoir, que pensez-vous des mouvements d'hommes américains tels que les «Promise Keepers»?

– C'est une tentative politique masculine pour récupérer le pouvoir, justement. Une organisation de masse pour les hommes qui ne veulent pas de changement, sur fond de backlash. En Europe, on n'en est pas là: les hommes sont assez heureux que les femmes changent. C'est aussi plus agréable pour eux: que vivaient nos pères, seuls et uniques pourvoyeurs de la famille?

Quelle est l'influence de la crise économique?

– Il y a dix ans que je travaille sur des problématiques très dures alors, soit on est optimiste, soit on se suicide! On peut relever que l'on se trouve aujourd'hui dans un autre type de lutte sociale que par le passé: la libéralisation mondiale entraîne aussi une paupérisation. Beaucoup d'hommes se retrouvent au chômage, ce sont autant de certitudes qui s'écroulent. D'un autre côté, l'évolution des rapports entre hommes et femmes est extraordinaire; à mon sens, les avancées sont assez irréversibles. Cela dit, le modèle familial actuel ne supporte pas la crise; on risque de le remettre en cause. Devant la mobilité géographique, qu'entraîne le contexte actuel, le modèle de la famille nucléaire ne tient que si la femme est attachée au métier du mari, et ne tient en revanche plus si elle est attachée à son propre travail.